

hommes; ce qui donna les plus vives inquiétudes à Fabius et à tout ce qu'il y avait de citoyens sensés, qui ne voyaient plus pour Rome de moyens de se relever, si elle perdait une jeunesse si nombreuse, qui faisait tout son espoir.

Fabius s'adressa donc au collègue de Varron, Paul-Émile, homme d'une grande expérience dans la guerre, mais qui ne plaisait pas au peuple, et qui lui-même le craignait beaucoup, depuis la condamnation qu'il avait essuyée. Il l'exhorta à s'opposer autant qu'il pourrait à la folle témérité de son collègue; il le prévint qu'il n'aurait pas moins à défendre sa patrie contre Varron que contre Annibal lui-même; qu'ils auraient tous deux la même ardeur pour combattre : l'un, parce qu'il ne connaissait pas ses forces, l'autre, parce qu'il connaissait sa faiblesse. « Paul-Émile, ajouta-t-il, tu dois, sur ce qui concerne Annibal, t'en rapporter plutôt à moi qu'à Varron. Je te réponds que si personne ne combat contre lui cette année, il sera forcé d'abandonner l'Italie; ou, s'il s'obstine à y rester, il se ruinera nécessairement; car, jusqu'à présent, quoiqu'il paraisse victorieux et supérieur à nous, aucun de ses ennemis ne nous a quittés pour suivre son parti; et il n'a pas le tiers des troupes qu'il a amenées d'Afrique. — A ne considérer que moi, lui répondit Paul-Émile, j'aime mieux, Fabius, tomber sous les traits des ennemis, que de retomber entre les mains de mes concitoyens. Mais, puisque Rome est dans une conjoncture si fâcheuse, je ferai mon possible pour paraître à toi seul un sage capitaine, plutôt qu'à tous ceux qui voudront m'entraîner à prendre un parti contraire. »

Paul-Émile partit pour l'armée avec cette résolution; mais Varron, ayant arraché de lui qu'ils commanderaient chacun son jour, alla camper en présence d'Annibal, sur la rivière d'Aufide, près du bourg de Cannes; et le lendemain, dès le point du jour, il fit placer le signal de la bataille : c'est un manteau de pourpre qu'on déploie devant la tente du général. La hardiesse du consul, le grand nombre de ses troupes, deux fois plus fortes que celles des Carthaginois, intimidèrent d'abord ceux-ci. Annibal, leur ayant fait prendre les armes, alla lui-même à cheval, avec peu de monde, sur une petite hauteur, d'où il considéra les ennemis, qui étaient déjà rangés en bataille. Un de ceux qui l'accompagnaient, nommé Giscon, homme d'une naissance égale à celle d'Annibal, lui ayant témoigné son étonnement sur le grand nombre des ennemis :

« Giscon, lui dit Annibal en fronçant le sourcil, il y a une chose bien plus étonnante, et qui t'échappe. — Laquelle? lui demanda Giscon. — C'est, reprit Annibal, que, dans une si grande multitude d'hommes, il n'y en a pas un seul qui s'appelle Giscon. » Cette saillie, à laquelle on ne s'attendait pas, fit rire ceux qui étaient présents; et quand ils furent descendus de la colline, ils contèrent cette plaisanterie à tous ceux qu'ils trouvèrent sur leur chemin. Bientôt ce fut dans tout le camp une risée universelle; et Annibal lui-même ne pouvait s'empêcher de rire. Ce badinage rendit la confiance aux Carthaginois, qui pensèrent que leur général n'aurait pas songé à plaisanter au moment même du danger, s'il ne s'était pas cru assez fort pour mépriser l'ennemi.

Annibal, dans cette bataille, employa deux stratagèmes : le premier fut de placer son armée de manière qu'elle eût à dos un vent impétueux et brûlant, qui, faisant élever, de cette plaine découverte et sablonneuse, une poussière échauffée, la portait, par-dessus les phalanges carthagoises, dans les bataillons des Romains, et la poussait dans les yeux de ceux-ci avec tant de violence, qu'ils ne pouvaient s'empêcher de tourner la tête et de rompre leurs rangs. Le second stratagème fut dans son ordre de bataille : il mit sur les deux ailes les plus forts et les plus vaillants de ses soldats; et se plaçant lui-même au milieu avec les moins aguerris, il les disposa de manière que le centre de son armée s'avancât en pointe et débordait les ailes. Il avait ordonné à celles-ci que, lorsque les Romains auraient enfoncé le front de bataille, et qu'en s'attachant à la poursuite des fuyards, ils auraient pénétré jusqu'au centre, alors elles tombassent brusquement sur eux, les prissent en flanc et par derrière, et les enveloppassent de tous côtés. Ce fut surtout ce qui causa le carnage horrible qu'on fit des Romains; car, aussitôt que le front eut plié, et que les Romains, en le poussant vivement, l'eurent entièrement enfoncé, en sorte que le corps d'armée, qui d'abord formait une pointe, prit la figure d'un croissant, les officiers des troupes d'élite qui occupaient les ailes les ayant fait se rapprocher de droite et de gauche, elles chargèrent les ennemis en queue, et firent main basse sur tous ceux qui se trouvèrent enveloppés avant d'avoir pu prendre la fuite. On dit aussi que la cavalerie romaine tomba dans une méprise aussi extraordinaire que funeste. Paul-Émile ayant été renversé par son cheval, qui vraisemblablement était blessé, les cavaliers qui étaient

auprès de lui mirent pied à terre pour le secourir. Le reste de la cavalerie, qui vit ce mouvement, crut que c'était un ordre de faire de même; et quittant ses chevaux, elle combattit à pied. Annibal l'ayant vu : « Je les aime mieux, dit-il, comme cela, que si on me les livrait pieds et poings liés. »

Des deux consuls, Varron, suivi d'un petit nombre des siens, se sauva à toute bride dans la ville de Venuse; Paul-Émile, entraîné par le torrent de cette déroute, le corps couvert des traits qui étaient restés dans ses blessures, et l'âme encore plus accablée d'un si grand désastre, s'assit sur une pierre, pour y attendre que quelqu'un des ennemis vint lui ôter la vie. Il avait le visage plein de sang, et tellement défiguré, que personne ne le reconnut; ses amis mêmes et ses domestiques passèrent devant lui sans s'arrêter. Il n'y eut qu'un jeune patricien, nommé Cornélius Lentulus, qui, l'ayant reconnu, sauta à bas de son cheval et le lui présenta, en le conjurant de s'en servir et de se conserver pour ses concitoyens, qui avaient besoin plus que jamais d'un bon consul. Paul-Émile refusa son offre; et malgré les larmes de Lentulus, il l'obligea à remonter à cheval; ensuite lui prenant la main, et se soulevant un peu : « Lentulus, lui dit-il, va trouver Fabius, et sois-lui témoin que Paul-Émile a suivi jusqu'à la fin ses conseils; qu'il n'a pas manqué à la parole qu'il lui avait donnée; mais qu'il a été vaincu d'abord par Varron, ensuite par Annibal. » Après lui avoir donné cet ordre, il le congédia; et, se jetant dans la foule qu'on massacrait, il s'y fit tuer. Cinquante mille Romains périrent, dit-on, dans la bataille; quatre mille furent faits prisonniers; et, le combat fini, on n'en prit pas moins de dix mille dans les deux camps. Après une victoire si complète, les amis d'Annibal lui conseillaient de profiter de sa fortune et de marcher droit à Rome : il y entrerait, disaient-ils, avec les fuyards, et pourrait dans cinq jours souper au Capitole. Il n'est pas facile de dire quel motif l'empêcha de suivre ce conseil; mais il est vraisemblable que son irrésolution et ses craintes furent l'ouvrage d'un dieu ou d'un génie qui se mit au-devant de lui et l'arrêta. Ce fut alors qu'un Carthaginois, nommé Barca, lui dit en colère : « Tu sais vaincre, Annibal; mais tu ne sais pas profiter de la victoire. »

Cependant cette victoire opéra dans ses affaires la plus heureuse révolution. Avant la bataille, il n'avait à lui, dans toute l'Italie, ni ville, ni magasin, ni port; ce n'était qu'avec les plus grandes dif-

ficultés et par des pillages continuels, qu'il faisait subsister son armée : n'ayant aucune provision d'assurée pour faire la guerre, il était obligé d'errer de côté et d'autre avec ses soldats, qui ressemblaient à une grande troupe de brigands. Mais alors il se vit maître de presque toute l'Italie. La plupart des peuples les plus puissants embrassèrent volontairement son parti; Capoue même, la ville la plus considérable après Rome, lui ouvrit ses portes. Cet exemple montre que les grands revers font connaître, non seulement les amis fidèles, comme dit Euripide, mais encore les généraux sages et prudents. Ce que l'on avait jusqu'alors regardé dans Fabius comme faiblesse et pusillanimité parut, après ce désastre, une prudence plus qu'humaine, une inspiration divine, qui lui avait fait prévoir de si loin des événements que ceux qui les éprouvaient pouvaient à peine croire. Aussi Rome, n'hésitant plus à mettre en lui ses dernières espérances, eut recours à ses conseils comme à ceux d'une divinité tutélaire; et si le peuple n'abandonna point la ville, s'il ne se dispersa point, comme à l'époque de l'invasion des Gaulois, c'est surtout à son extrême prudence qu'on en fut redevable.

Quand on ne paraissait redouter aucun malheur, Fabius n'avait pas dissimulé ses craintes et ses alarmes; alors que la consternation était générale, que l'excès de la douleur et le trouble qui en était la suite empêchaient de pourvoir à rien, il marchait seul dans la ville, d'un pas modéré et avec un visage tranquille, parlait à tout le monde avec douceur, faisait taire les lamentations des femmes, et dissipait les attroupements de ceux qui se rendaient dans les places publiques pour y déplorer les malheurs communs. Il fit assembler le sénat, et redonna de la confiance aux magistrats, dont il était seul la force et le soutien, et qui tous avaient les yeux fixés sur lui. Il posa des gardes à toutes les portes, pour empêcher le peuple de sortir et d'abandonner la ville. Il limita à trente jours le temps du deuil, et ne voulut pas qu'on le portât hors de sa maison : ce terme expiré, chacun fut obligé de le quitter, afin que la ville n'offrit plus rien de cet appareil lugubre. La fête de Cérès arrivait dans ce temps-là : il jugea plus convenable de ne pas la



FIG. 30. — Cérès.

célébrer, d'omettre les sacrifices et la procession d'usage, pour ne pas montrer, par le petit nombre et par la tristesse de ceux qui y assisteraient, la grandeur des pertes qu'on avait faites. Il pensait d'ailleurs que la divinité reçoit avec plus de plaisir les hommages des personnes heureuses. Mais il fit exactement tout ce que les devins ordonnèrent pour apaiser les dieux et détourner les effets des prodiges. On envoya aussi Fabius Pictor, parent de Fabius Maximus, consulter l'oracle de Delphes.

On ne saurait trop admirer la magnanimité et la douceur des Romains dans la conduite qu'ils tinrent à l'égard de Varron. Lorsque, après la défaite la plus humiliante et la plus désastreuse qu'on eût encore éprouvée, ce consul revint à Rome dans un état de confusion et d'abattement, le sénat et le peuple allèrent le recevoir aux portes de la ville; et quand on eut fait silence, les magistrats et les principaux sénateurs, parmi lesquels était Fabius, le louèrent de n'avoir pas, dans une si grande calamité, désespéré de la république, et d'être revenu se mettre à la tête des affaires, pour exécuter les lois et gouverner les citoyens, qu'il ne croyait pas perdus sans ressource; mais lorsqu'ils eurent appris qu'Annibal, après la bataille, au lieu de marcher sur Rome, avait mené son armée dans d'autres cantons de l'Italie, leur confiance se ranima; ils mirent des armées en campagne, et nommèrent des généraux, dont les plus illustres étaient Fabius et Claudius Marcellus, qui, par des qualités presque opposées, avaient acquis une égale réputation.

Marcellus, comme je l'ai dit dans sa vie, était doué d'une valeur active et brillante, d'un caractère hardi et entreprenant, toujours prêt à affronter les périls, tel enfin que ces hommes qu'Homère appelle fiers et belliqueux. Charmé d'avoir en tête un ennemi comme Annibal, qui, lui-même plein d'audace, ne demandait qu'à signaler son courage, il saisissait toutes les occasions qui s'offraient de le combattre. Fabius, au contraire, toujours invariable dans son plan de campagne, espérait que si tous les généraux s'accordaient à ne jamais combattre ni harceler Annibal, il se minerait, il se consumerait lui-même par une guerre continuelle; que son armée, épuisée de fatigues et de travaux, perdrait enfin toute sa vigueur, comme un athlète qui lutte sans cesse a bientôt usé toutes ses forces. De là vient que les Romains appelaient Fabius leur bouclier, et Marcellus leur épée. Ils disaient que la fermeté de

l'un, sa constance à ne rien hasarder, jointes à l'audace de l'autre, avaient sauvé Rome. Car Annibal, qui rencontrait toujours Marcellus comme un torrent impétueux, voyait ses forces s'affaiblir peu à peu par ces chocs continuels; et il ne s'apercevait pas que Fabius, semblable à une rivière qui coule sans bruit, et dont l'action n'est jamais interrompue, le minait insensiblement et épuisait ses forces. Enfin il se trouva réduit à une telle extrémité, que, d'un côté, las de combattre Marcellus, il craignait, de l'autre, l'obstination de Fabius à ne pas combattre. Pendant tout le temps que cette guerre dura, il eut presque toujours à la soutenir contre ces deux généraux, qui commandèrent en qualité de préteurs, de proconsuls ou de consuls. Ils furent tous deux élevés cinq fois au consulat; mais enfin Marcellus, étant consul pour la cinquième fois, tomba dans une embuscade que lui tendit Annibal, et il y périt.

Annibal essaya souvent de surprendre Fabius; il imagina toutes sortes de ruses, mais toujours sans succès; une fois seulement il le fit donner dans une légère surprise. Il avait contrefait des lettres des principaux habitants de Métapont, et les avait envoyées à Fabius. On lui offrait de lui livrer la ville s'il voulait s'en approcher, et on l'assurait que ceux qui lui faisaient cette offre n'attendaient, pour l'effectuer, que de le voir au pied de leurs murailles. Fabius, sur la foi de ces lettres, se disposait à marcher la nuit suivante avec une partie de son armée; mais les auspices n'ayant pas été favorables, il changea de dessein: il sut bientôt après que les lettres avaient été contrefaites par Annibal, et qu'il était en embuscade près de la ville. On peut croire qu'il dut à la bienveillance des dieux d'avoir évité ce danger. Fabius aimait toujours mieux employer la douceur et la modération pour prévenir la défection des villes et retenir les alliés dans le devoir, que d'approfondir les soupçons et d'user de rigueur contre les personnes suspectes. On raconte à ce sujet qu'ayant su qu'un soldat marse, qui par sa naissance et sa valeur était un des premiers d'entre les alliés, avait proposé à d'autres soldats de passer dans le camp des ennemis; au lieu de l'irriter par des châtimens, il le fit venir, lui avoua qu'on avait eu tort de le négliger: « Je m'en prends, ajouta-t-il, à tes officiers, qui, dans la distribution des récompenses, ont plus d'égard à la faveur qu'au mérite; mais, à l'avenir, je m'en prendrai à toi seul, si tu as besoin de quelque chose, et que tu ne

t'adresses pas à moi. » En même temps il lui fit présent d'un cheval de bataille et lui donna d'autres marques d'honneur. Depuis, il n'eut pas de soldat plus fidèle ni plus affectionné.

Il trouvait extraordinaire que, tandis que les écuyers et les chasseurs qui veulent dompter la férocité des animaux les plus indociles et les plus rebelles, emploient le soin, le temps et la nourriture, plutôt que les fouets et les colliers; au contraire, ceux qui gouvernent les hommes, au lieu de prendre, pour les corriger, les voies de la patience, de la douceur, usent de moyens plus durs et plus violents que ceux dont les jardiniers se servent pour la culture des figuiers, des poiriers et des oliviers sauvages, qu'ils adoucissent, qu'ils apprivoisent, pour ainsi dire, à force de travail, et auxquels ils font porter d'excellents fruits....

La ville de Tarente avait été enlevée aux Romains par trahison¹; Fabius la reprit de la même manière. Un jeune Tarentin, qui servait dans son armée, avait à Tarente une sœur dont il était tendrement chéri, et qui aimait un capitaine bruttien de la garnison qu'Annibal avait mise dans cette ville. Cette passion ayant fait concevoir au jeune homme un projet dont il espérait une heureuse issue, il le communique à Fabius, et de son aveu se rend à Tarente, où il feint d'avoir déserté pour venir retrouver sa sœur. Les premiers jours le Bruttien ne parut pas chez sa fiancée, qui croyait que son frère ignorait ses liaisons avec lui. Mais bientôt le Tarentin dit à sa sœur : « Pendant que j'étais à l'armée de Fabius, le bruit courait que tu recevais un des principaux officiers de cette garnison. Dis-moi quel homme c'est : si, comme on l'assure, il est honnête et brave, qu'importe le lieu de sa naissance? La guerre confond tout, et quand la nécessité commande, il n'y a point de honte d'obéir à ses lois : on doit même se féliciter, dans un temps où la justice est sans vigueur, de trouver la douceur alliée avec la

1. « Ce fut par un curieux stratagème que les Carthaginois entrèrent dans Tarente. Treize jeunes nobles Tarentins, suivant comme chef un des leurs, Philémène, avaient projeté de livrer leur ville à Annibal. Philémène affecta auprès du gouverneur romain une grande passion pour la chasse, et dans ses fréquentes sorties qui avaient pour but, disait-il, de rapporter de la venaison, il allait conférer avec les Carthaginois. Les gardes avaient ordre de le laisser rentrer à toute heure, même de nuit. Or un soir, à minuit, il revint avec un sanglier d'une grandeur démesurée. Pendant que les Romains de garde admiraient cette bête monstrueuse, trente Carthaginois qui accompagnaient Philémène, costumés en chasseurs, se jetèrent sur les soldats romains, les tuèrent, et, par la poterne, firent entrer tout un corps de Carthaginois qui massacrèrent les Romains. » (DUNAN, *Histoire romaine*, p. 189.)

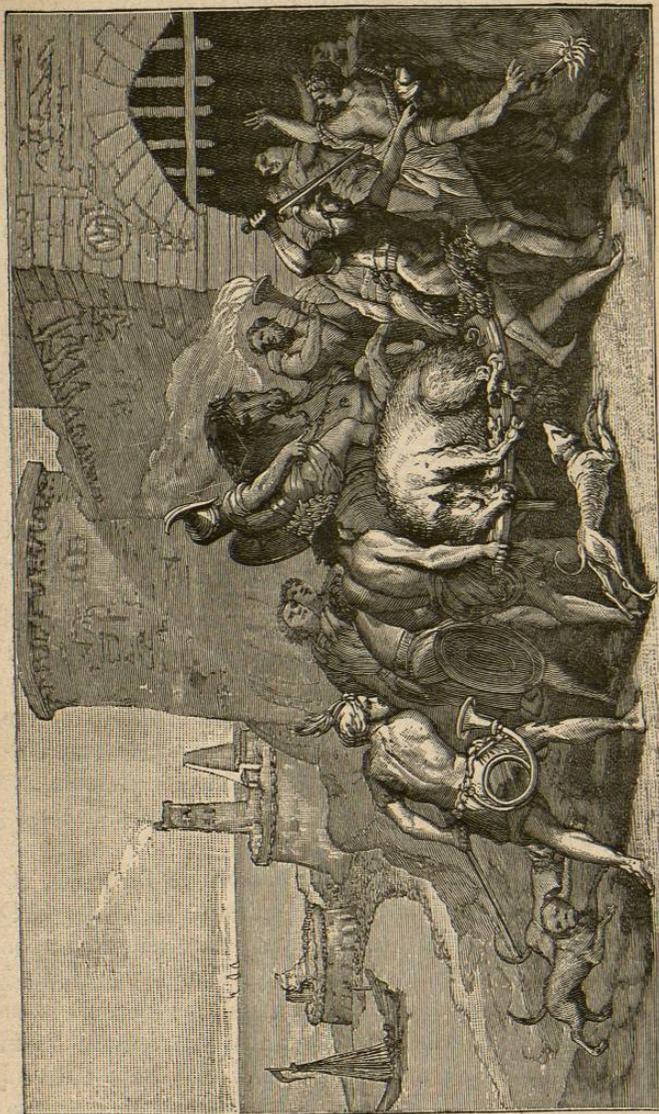


FIG. 31. — Tarente surprise de nuit par les Carthaginois.

force. » La jeune fille alors appelle près d'elle le Bruttien, et lui fait lier connaissance avec son frère. Celui-ci, en favorisant l'amour du barbare, en paraissant même rendre sa sœur plus affable pour lui, gagna tellement sa confiance, qu'il n'eut pas de peine à faire changer de parti un homme amoureux et une âme mercenaire, en lui promettant, de la part de Fabius, les plus grandes récompenses.

Pendant qu'on préparait l'exécution du complot, Fabius, pour éloigner Annibal, fit donner ordre à la garnison de Rhège d'entrer sur les terres des Bruttiens, et de s'emparer de la forteresse de Caulonie. Cette garnison était composée de huit mille hommes, la plupart déserteurs ou du nombre de ces mauvaises troupes que Marcellus y avait fait transporter de Sicile, après les avoir notées d'infamie, et qu'on pouvait sacrifier sans que la république eût à regretter leur perte. Il espéra qu'en les offrant à Annibal comme un appât, il l'éloignerait de Tarente, et son espoir ne fut pas trompé. Annibal marcha droit à eux avec son armée; et Fabius ayant aussitôt mis le siège devant la ville, le jeune homme, qui par l'entremise de sa sœur avait tout disposé avec le Bruttien, vint, dès le sixième jour, trouver le consul dans sa tente, après avoir bien observé le poste où le Bruttien était de garde, et où il devait recevoir ceux des Romains qui attaqueraient de ce côté-là. Cependant Fabius, ne voulant pas s'en fier uniquement à la trahison, s'approcha lui-même de l'endroit convenu, et s'y tint en silence pendant que le reste de l'armée battait la ville par terre et par mer avec un bruit et des cris effroyables. Le plus grand nombre des Tarentins s'étant portés du côté de la ville où toute l'attaque paraissait dirigée, le Bruttien donna le signal à Fabius, qui escalada la ville et s'en rendit maître.

Il périt dans cette affaire un grand nombre de Tarentins, et on en vendit jusqu'à trente mille : la ville fut livrée au pillage, et l'on versa dans le trésor public trois mille talents. Comme on apportait de toutes parts un butin immense, le greffier demanda, dit-on, à Fabius, ce qu'on ferait des dieux; il appelait ainsi leurs statues et leurs images. « Laissons aux Tarentins, lui répondit Fabius, leurs dieux irrités. » Cependant il emporta le colosse d'Hercule, qui fut déposé dans le Capitole, et auprès duquel il fit placer sa propre statue équestre en bronze. Annibal, qui, sur la nouvelle du siège, accourait au secours de la ville, n'en était qu'à quarante stades*, lorsqu'il apprit qu'elle était au pouvoir de l'ennemi. « Les

Romains, dit-il tout haut, ont donc aussi leur Annibal : nous avons perdu Tarente comme nous l'avions prise. » Mais en particulier il convint, pour la première fois, avec ses amis, que depuis longtemps il avait senti la difficulté de se rendre maître de l'Italie avec les troupes qu'il avait, mais que maintenant il en voyait l'impossibilité.

Fabius triompha pour la seconde fois; et ce triomphe fut beaucoup plus glorieux que le premier : il l'obtint comme un vaillant athlète qui, en luttant avec avantage contre Annibal, avait su rendre tous ses efforts inutiles, et s'était joué de lui comme d'un adversaire qui n'avait plus la même force ni la même vigueur. En effet, l'armée d'Annibal, déjà diminuée et affaiblie par des combats continuels, était encore énervée par le luxe et par les richesses. Un Romain, nommé Marcus Livius, commandait à Tarente lorsque Annibal la prit; il se retira dans la citadelle, d'où on ne put le chasser, et il la conserva jusqu'à la reprise de la ville par les Romains. Il voyait avec chagrin les honneurs qu'on rendait à Fabius; et un jour, ne pouvant contenir sa jalousie et son ambition, il dit en plein sénat que c'était lui seul et non pas Fabius qui avait fait reprendre Tarente. « Tu as raison, lui dit Fabius en souriant; car si tu ne l'avais pas laissé prendre, je ne l'aurais pas reprise. »

Les Romains comblèrent Fabius d'honneurs, et nommèrent son fils consul. Pendant que celui-ci était en charge, un jour qu'il expédiait quelques affaires à son tribunal, Fabius, soit à cause de son grand âge et de sa faiblesse, soit pour éprouver son fils, monte à cheval pour aller lui parler, et s'avance à travers la foule. Le jeune magistrat, l'apercevant de loin, ne permit pas qu'il s'approchât ainsi, et envoya un licteur lui dire de descendre, et de venir à pied s'il avait affaire au consul. Cet ordre affligea tous les assistants; ils regardaient Fabius en silence, et paraissaient touchés d'un traitement si peu digne de sa gloire. Mais lui, mettant aussitôt pied à terre, courut à son fils, et l'embrassant avec tendresse : « Mon fils, lui dit-il, tu penses et tu agis avec dignité; tu sens à quels hommes tu commandes et quelle autorité tu exerces. C'est ainsi que nous et nos ancêtres avons augmenté la puissance romaine, en préférant toujours notre patrie à nos pères et à nos enfants. » On dit en effet que le bisaïeul de Fabius, un des personnages les plus puissants et les plus honorés de Rome, qui avait été cinq fois consul, et avait obtenu cinq triomphes des plus

glorieux, pour autant de victoires remportées dans des guerres importantes, accompagna son fils, alors consul, en qualité de son lieutenant, dans une expédition contre les Samnites ; et lorsque ce fils entra dans Rome en triomphe sur un char attelé de quatre chevaux, le père le suivait à cheval avec les autres officiers, et faisait gloire de ce qu'ayant son fils sous la puissance paternelle, et étant regardé comme le plus grand des Romains, il se soumettait le premier aux lois et aux magistrats de la république. Mais ce n'était pas seulement par ces qualités que Fabius se faisait admirer : son fils étant venu à mourir, il supporta cette perte avec la plus grande modération, en homme sage et en bon père. Il prononça lui-même dans la place publique son oraison funèbre, selon l'usage observé chez les Romains, où aux funérailles des personnes illustres le plus proche parent du mort fait publiquement son éloge.

C'est vers cette époque que Scipion fut envoyé en Espagne, où il remporta plusieurs grandes victoires sur les Carthaginois, qu'il chassa de tout le pays ; et après avoir soumis aux Romains plusieurs nations, pris un grand nombre de villes, et mis les affaires de la république dans l'état le plus florissant, il revint à Rome, où il fut autant estimé et honoré qu'aucun autre capitaine. Nommé d'abord consul, il sentit que le peuple demandait et attendait de lui quelque grande entreprise ; mais, ne regardant plus que comme un exploit suranné et digne d'un vieillard de combattre Annibal en Italie, il conçut le projet d'aller droit à Carthage, de remplir l'Afrique des légions et des armes romaines, d'en ravager les contrées, et de reporter dans son sein la guerre qu'elle avait elle-même allumée en Italie. Il travaillait avec la plus grande ardeur à faire approuver ce dessein au peuple ; mais Fabius faisait tout craindre aux Romains d'une pareille entreprise ; il leur représentait que l'imprudence du jeune homme allait les précipiter dans les plus grands dangers et les perdre peut-être sans ressource. Il n'épargnait ni paroles ni démarches pour les en détourner. Il vint à bout de persuader le sénat ; mais le peuple crut que Fabius ne s'y opposait que par jalousie des succès de Scipion ; qu'il craignait que si le consul se signalait par quelque grand exploit, et qu'il parvint à terminer la guerre ou à l'éloigner de l'Italie, il ne parût lui-même s'être conduit avec mollesse et avec lâcheté en la faisant durer si longtemps.

Il est vraisemblable que Fabius, redoutant le péril où le projet

de Scipion mettrait la république, ne le combattit d'abord que par prudence et pour l'intérêt de son pays ; mais qu'ensuite il y mit de l'entêtement ; qu'il se laissa emporter trop loin, et que, par un sentiment d'ambition et de jalousie, il s'opposa à l'agrandissement de Scipion. Ce qui semble le prouver, c'est qu'il persuada à Crassus, le collègue de Scipion, de ne pas lui céder le commandement de l'armée, de lui résister constamment, et, s'il le jugeait à propos, de passer lui-même à Carthage ; enfin, il empêcha qu'on ne lui donnât des fonds pour cette guerre. Scipion, obligé de se procurer lui-même tout ce qui lui était nécessaire pour son expédition, le trouva dans les villes de Toscane, qui, favorablement disposées pour lui, s'empressèrent de lui fournir ses approvisionnements. Crassus se tint chez lui, soit par une suite de son caractère doux et ennemi de toute dispute, soit par respect pour la loi sacrée de son sacerdoce, car il était souverain pontife. Alors Fabius, prenant une autre voie pour s'opposer à Scipion, détourna de cette expédition les jeunes gens qui s'offraient avec empressement pour l'y accompagner. Il ne cessait de répéter, dans les assemblées du peuple, que Scipion, non content de fuir lui-même Annibal, emmenait au delà des mers ce qui restait de forces en Italie ; qu'il séduisait les jeunes gens par de belles espérances, et leur persuadait d'abandonner leurs pères, leurs femmes et leur patrie, lorsqu'elle avait à ses portes un ennemi puissant et jusqu'alors invincible. Les Romains, effrayés par ces discours, arrêtèrent que Scipion ne prendrait avec lui que les légions qui étaient en Sicile, et trois cents hommes à son choix, parmi ceux qui l'avaient servi le plus fidèlement en Espagne. En cela Fabius paraît avoir suivi son caractère timide et prudent.

Cependant Scipion fut à peine passé en Afrique, qu'il fit retentir Rome du récit des exploits les plus admirables, des victoires les plus brillantes et les plus extraordinaires. Ces nouvelles furent bientôt suivies et confirmées par une immense quantité de dépouilles. Un roi des Numides avait été fait prisonnier, et deux camps brûlés en un jour, où les flammes avaient consumé un nombre prodigieux d'hommes, de chevaux et d'armes. Les Carthaginois mêmes avaient envoyé des ambassadeurs à Annibal pour le rappeler en Afrique, pour le conjurer d'abandonner des espérances qui ne pourraient plus se réaliser, et de venir sauver sa patrie. On ne parlait plus à Rome que de Scipion et de ses exploits. Mais

Fabius demanda qu'on lui envoyât un successeur, et il n'en donna pas d'autres motifs que cette maxime commune, qu'il était dangereux de confier à un seul homme de si grands intérêts, parce qu'il est difficile qu'un même homme soit toujours heureux. Cette proposition offensa singulièrement le peuple, et fit regarder Fabius comme un homme difficile et envieux, ou du moins comme un vieillard timide qui n'osait plus se livrer à d'heureuses espérances, et qui craignait Annibal au delà de toute mesure. Lors même que ce général eut quitté l'Italie, et qu'il se fut embarqué avec toute son armée, il ne laissa pas jouir les Romains d'une satisfaction pure, et troubla leur confiance par des craintes exagérées. Il disait que les affaires n'avaient jamais été dans une situation plus alarmante, et que la ville courait les plus grands dangers; qu'Annibal serait bien plus redoutable en Afrique et sous les murs de Carthage; que là Scipion aurait à combattre une armée encore fumante du sang de tant de préteurs, de dictateurs et de consuls. Ces discours jetèrent une telle frayeur dans la ville, que, quoique la guerre fût transportée en Afrique, on croyait le danger plus près de Rome qu'il ne l'avait encore été. Mais bientôt Scipion, ayant vaincu Annibal dans une grande bataille¹, abattit et mit sous ses pieds l'orgueil de Carthage : il fit goûter à ses concitoyens une joie qui surpassait toutes leurs espérances et raffermisait leur empire.

Mais Fabius ne vécut pas jusqu'à la fin de la guerre; il ne sut pas qu'Annibal avait été battu, il ne vit pas cette brillante et solide prospérité de sa patrie : il mourut de maladie, vers le temps où Annibal sortit de l'Italie. Les Thébains enterrèrent Épaminondas aux dépens du public, parce qu'il mourut si pauvre, qu'on ne trouva chez lui qu'une petite pièce de monnaie. Fabius ne fut pas enterré aux dépens de la république; mais les Romains contribuèrent à ses obsèques de la plus petite de leurs pièces de monnaie par tête : non qu'il fallût suppléer à sa pauvreté, mais parce que le peuple voulut faire les frais de ses funérailles, comme de celles d'un père. Ainsi sa mort fut illustrée par un honneur et une gloire dignes de sa vie.

1. La bataille de Zama, 202 avant J.-C.

MARCELLUS¹

SUCCÈS CONTRE LES GAULOIS ET CONTRE ANNIBAL. — L'ÉPÉE DE ROME.
PRISE DE SYRACUSE.

Marcus Claudius, nommé cinq fois consul, fut le premier de sa maison qui porta le nom de Marcellus. Consummé dans le métier des armes, robuste de corps, plein de hardiesse et d'activité, né avec une inclination décidée pour la guerre, il ne faisait paraître que dans les combats cette ardeur et cette fierté naturelles; dans tout le reste, il était modeste, doux et humain; aimant avec passion les lettres grecques et l'éloquence, plein d'admiration pour ceux qui s'y distinguaient, il leur témoignait son estime par les honneurs qu'il s'empressait de leur rendre; mais l'habitude des travaux militaires l'empêcha de s'y appliquer et d'y faire autant de progrès qu'il l'aurait désiré.

Il n'y avait pas de genre de combat auquel il ne fût exercé et où il ne se distinguât; mais c'était surtout dans les combats singuliers qu'il se montrait supérieur à lui-même. Aussi ne refusa-t-il jamais aucun défi, et il tua tous ceux qui le provoquèrent. En Sicile, son frère Otacilius se trouvant dans un grand danger, il le couvrit de son bouclier, tua de sa main tous ceux qui se jetaient sur lui, et le sauva. Ces traits de valeur lui méritèrent dans sa jeunesse, de la part des généraux, des couronnes et des récompenses. Devenu de jour en jour plus célèbre, il fut nommé par le peuple à l'édilité curule et par les prêtres à la dignité d'augure.

1. Syracuse est prise par Marcellus en 210 avant J.-C.